

# Prologue

*Shanghai, Chine, 2005*

Avec le recul, il estimerait que c'était une bien étrange manière de commencer une guerre. Oui, mais ce n'était pas lui qui avait commencé cette guerre !

Il était tombé sur la réunion – et les informations qu'il y avait glanées – par le plus grand des hasards. Une histoire de synchronicité, comme aurait dit le psychanalyste Carl Jung, une confluence d'événements sans lien de causalité qui ne prennent un sens... qu'aux yeux des plus perspicaces. *C'est un concept bien complexe, en particulier pour un esprit occidental*, pensa Kuan-Yin Zhao.

Le xiangqi, par exemple, une de ses passions, était un pur exercice de manipulation et de synchronicité. En fin de compte, la maîtrise du xiangqi, et de son petit-cousin les échecs, ne consistait qu'à deviner le schéma que l'adversaire essayait de dissimuler et élaborer un plan qu'il ne perceraient que trop tard. Le grand joueur de xiangqi ne se contente jamais de bouger une seule pièce. Sur le plateau, le maître avance de cinq cases, mais il a déjà en tête le mouvement du páo, du canon, associé à la myriade de coups éventuels de l'adversaire, coups

combinés à toutes les contre-attaques possibles, et ainsi de suite, jusqu'à la victoire ou la défaite.

S'il était heureux que le xiangqi puisse apporter une solution à ce dilemme, il n'était pas franchement surpris. Tout ce qu'il lui fallait, c'était une idée d'ouverture et, à présent, il l'avait. De là, son esprit traverserait le plateau, et, dans son cas, les nations.

Sans son petit employé de père qui avait quitté la Chine trente ans plus tôt à la recherche de plus verts pâturages, il n'aurait jamais imaginé l'ossature de ce plan. Comme tout le monde, il aurait cru à la version officielle, mais les versions officielles sont émises par les gouvernements qui ne sont pas connus pour leur franchise, en particulier les gouvernements russes, dont l'art de la tromperie arrive tout juste derrière celui des politiciens pékinois.

Une mine de charbon s'écroule à Evenki, faisant des centaines de victimes, et personne n'en sait rien ; un sous-marin russe sombre en mer de Kara avec tout son équipage, et il cesse simplement d'exister ; un escadron de la mort russe foule le sol chinois, s'introduit dans une maison et tue le père devant ses enfants, et cela s'appelle la guerre.

En quoi ce secret serait-il différent ? *C'est tant mieux !* pensa Zhao.

Quel meilleur moyen de commencer la plus belle partie de sa vie, sinon par un coup que personne ne verrait venir ?

— C'est là, je te l'ai dit.

— Tu en es certain ? Tu l'as vu de tes propres yeux ?

Le vieil homme hocha la tête.

— J'étais là, avec ma pelle, comme les autres.

Le vieil homme but une gorgée de thé et tendit timidement sa tasse pour qu'on la lui remplisse.

— L'endroit est hanté, ça, je peux le dire.

— Qu'est-ce qui te le fait penser ?

— C'est hanté. J'ai vu des choses..., des choses étranges.

Zhao ne tenta pas de réprimer son sourire. Le vieux était désorienté. Néanmoins, il avait vérifié ses antécédents, il était bien celui qu'il disait.

— Et c'est facile à trouver ?

— Aussi facile que de trouver ses pieds ! Il faudra peut-être un peu de travail pour y arriver quand même !

— Dis-moi, tu as fait ça pendant combien de temps ?

Le vieil homme se gratta la tête.

— J'ai vécu là-bas pendant vingt ans. Quand j'ai été malade, j'ai voulu rentrer chez moi, être enterré en sol chinois, pas dans cette poubelle ici !

— Comment se fait-il que tu te souviennes de ce détail ? Avec tout ce que tu as vécu ? Pourquoi ce détail en particulier ?

— Parce que je les ai vus faire et j'ai pensé qu'ils étaient stupides. Je suis un homme simple, pas un gros malin, et même moi, j'ai compris.

— Qui d'autre est au courant ?

Le vieil homme fit la moue et réfléchit.

— Beaucoup, je crois, mais y en a beaucoup qui sont morts aussi. Et ceux qui se rappellent font sûrement de leur mieux pour tout oublier. D'ailleurs, ça intéresse qui ?

*Oui, qui ?* pensa Zhao.

— À qui d'autre l'as-tu raconté ?

— À personne ! protesta le vieil homme en se raidissant sur sa chaise. Mon fils, personne d'autre.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, le vieux ? Tu me l'as dit, à moi aussi.

— Là, ce n'est pas pareil. Il s'agit de ma petite-fille..., vous voyez...

— Oui, oui, elle est très malade, je sais... Tu me l'as dit...

— Elle est tout ce qu'il me reste. C'est moi qui lui ai demandé de venir me rejoindre. Je voulais qu'elle aille à l'école, qu'elle réussisse... Et voilà. Ils lui ont fait des choses. Ils l'ont droguée... Des hommes. Elle ne peut pas leur échapper.

*Effectivement.* Le marché de la prostitution enfantine avait toujours été très lucratif et, au bon endroit, une petite Chinoise pouvait rapporter des fortunes. Qu'elle soit droguée ou pas, les clients s'en fichaient. Finalement, droguées, elles étaient plus dociles.

— On m'a dit que vous étiez un chic type, dit le vieux. Moi, je crois pas à leurs bobards. Ce sont tous des menteurs. Vous, vous êtes gentil, vous pouvez m'aider.

Il remplit la tasse de l'homme.

— Je t'aiderai. Je te ramènerai ta petite-fille dans moins d'un mois. Mais, avant, tu vas me dessiner une carte.

Le vieil homme hochait joyeusement la tête.



*30° nord, 74° 01' ouest*

À cent kilomètres et trente mille pieds au-dessus de Washington, le Combat Talon MC-130H entamait sa deuxième heure de boucle dans le ciel nocturne. Conçu pour infiltrer les agents spéciaux dans les zones sensibles, l'engin pouvait voler sous la pluie, la neige, par grand vent ou dans des environnements truffés de radars.

L'homme solitaire dans son costume noir Nomex qui se tenait devant la porte latérale ne pensait pas à ces trivialités.

Il avait volé dans le Talon, il l'avait piloté, il en avait sauté des dizaines de fois, dans des dizaines de zones dangereuses, et l'appareil l'avait toujours livré à destination, sain et sauf. Bien sûr, la plupart du temps, « livré » signifiait être lâché en zone ennemie bourrée de types armés, qui ne seraient que trop contents de lui trouver la peau. C'était le boulot qui voulait ça.

Ce soir-là, Sam Fisher avait surtout peur de mourir d'ennui.

Il changea de position sur le banc, essayant de trouver un moyen pour que ses jambes et son derrière ne s'endorment pas. Il se demandait si les concepteurs du Talon ne

s'étaient pas ingéniés à trouver les sièges les plus inconfortables qui soient. En tout cas, ils y étaient parvenus !

*Le charme des opérations spéciales*, pensa-t-il en s'étirant le mollet.

Pour rester à la pointe de son art, entre les missions et les séances d'entraînement, il s'était porté volontaire pour tester l'un des derniers gadgets de la DARPA, en l'occurrence une aile de type HAHO (*High Altitude, High Opening*) destinée aux largages à haute altitude, très loin de la cible, au nom de code de Goshawk, surnommé la Palombe.

La Defense Advance Research Project Agency n'était pas seulement l'agence ultrasecrète du Pentagone en ce qui concernait la recherche militaire, mais elle fournissait aussi au Troisième Échelon les gadgets et les armes qui rendaient le travail de Fisher plus facile et plus... vivable. S'il n'était pas en mission aujourd'hui, lorsqu'il utiliserait le Goshawk sur le terrain, il serait au moins assuré de sa fiabilité. Si personne ne le tuait avant, bien sûr.

L'attente de deux heures était due aux dysfonctionnements d'une station radar de Rhode Island que la NORAD avait installée, ou plutôt que, par chance, elle n'avait pas réussi à installer, car elle était censée repérer la descente du Goshawk.

Si la station ne voyait rien, le Goshawk serait le premier parachute furtif capable de larguer des soldats à deux cent vingt kilomètres d'une cible et de les laisser glisser, indétectables aux radars, jusqu'à destination.

Et le Troisième Échelon obtiendrait certainement les premiers modèles opérationnels.

En tant que sous-division de la National Security Agency, le Troisième Échelon était chargé des missions sous couverture, trop sensibles ou trop risquées pour la CIA ou les forces spéciales traditionnelles. Fisher était connu comme appartenant à une « cellule dissidente » ;

c'était un opérateur solitaire et autonome. Combien d'autres cellules dissidentes il pouvait bien exister, Fisher n'en avait pas la moindre idée ; d'ailleurs, il n'avait pas envie de le savoir. Le secret du Troisième Échelon, c'était l'invisibilité. L'inexistence. Pas d'empreintes. Seule une poignée de personnes savaient ce qu'étaient ces cellules dissidentes et quel était leur rôle.

Une voix grésilla dans sa combinaison.

— Une communication pour vous, major.

Pour l'équipage du Talon, Fisher était major dans le Troisième Bataillon, régiment du 75<sup>e</sup> Ranger, basé à Fort Benning, en Géorgie. Personne ne s'y intéressait vraiment, d'ailleurs, car, étant donné la nature de son travail, l'équipage du Talon avait l'habitude de ne pas poser de questions.

— Passez-la-moi.

— Roger. Ligne cinq.

Le système de communication de Fisher n'avait rien à voir avec le casque traditionnel qu'il portait avant son entrée au Troisième Échelon. Le système en deux parties était composé d'un récepteur sous-dermique, de la taille d'une pièce de monnaie, implanté derrière son oreille. Ce dispositif court-circuitait la route empruntée par les ondes sonores à travers l'oreille externe jusqu'à la membrane du tympan pour envoyer directement les vibrations aux osselets de l'oreille interne, le marteau, l'enclume et l'étrier, qui transmettaient le signal au cerveau.

Pour parler, Fisher portait un patch adhésif en forme de papillon, connu sous le nom de SVT, *Sub-Vocal Transceiver*, sur la gorge, juste au-dessus de la pomme d'Adam. Pour l'utiliser, Fisher avait dû s'initier à une technique à mi-chemin entre le chuchotement et la ventriloquie.

L'ensemble lui permettait de communiquer presque en silence. Fisher alluma le dispositif.

— OK, sur la ligne cinq.

— Je vous passe Xerxès, dit une voix minuscule dans l'oreille de Fisher, suivie par quelques secondes de clics et de grésillements.

Xerxès, patron et ami de longue date de Fisher, était le colonel Irving Lambert, directeur des opérations du Troisième Échelon.

— Sam, changement de programme, annonça Lambert.

— Laissez-moi deviner : on va tourner en rond jusqu'à ce que les ailes se détachent !

— À partir de maintenant, vous êtes en mission.

Fisher sentit le Talon virer brusquement sur la droite, comme s'il obéissait à un signal.

Le ronronnement du moteur se fit plus aigu en lâchant les gaz.

— Vos données satellites ont été mises à jour.

Fisher retroussa la manche de sa combinaison et appuya sur le bouton de son OPSAT, ou *Operational Satellite Uplink*. L'écran se réveilla :

// Scan biométrique : activé... // Reconnaissance digitale... // Identité confirmée //

Il vit un petit éclair d'électricité statique, puis l'écran projeta une image satellite gris vert. La reconnaissance digitale était une nouvelle sécurité destinée à protéger l'appareil des regards indiscrets.

Elle servait également à empêcher qu'une personne non autorisée modifie le programme. Un jour, par exemple, lors d'une course-poursuite, Fisher s'était retrouvé devant une carte de Kyoto, totalement inutile sur le *Nampo* dont il essayait de s'échapper.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Le gourou technique de Lambert, Anna Grimsdottir, répondit :

— Des données en temps réel d'un KH-12 Crystal. C'est une carte de l'océan Atlantique, à six milles à l'est



de Cape Hatteras, en Caroline du Nord. Tu vois le petit point lumineux ?

Un minuscule ballon de football apparut dans l'angle en haut à droite.

— Oui, je le vois. Un cargo. Qu'est-ce qu'il a de particulier ?

— Passe en vision infrarouge.

L'écran vacilla et l'image se reconstruisit.

Le cargo s'était transformé en une boule de rouge et d'orange.

— Aïe, ça chauffe ! Quelqu'un a oublié de changer l'antigel des moteurs ?

— On aimerait bien ! s'exclama Lambert. D'après la signature radiométrique, la source est nucléaire. L'idéal serait de lui tomber dessus, mais il y a des substances radioactives sur ce bateau, et il fonce droit vers nos côtes.

— Un contact radio ?

— Le navire ne répond pas. À cette vitesse, s'il ne change pas de direction, il accostera dans vingt-deux minutes.

Avec un chargement minimal pour le saut d'entraînement, Fisher n'avait aucune arme, il devrait improviser.

Il se dirigea vers le cockpit où l'équipage avait déjà reçu les ordres de Lambert. Le pilote lui tendit son arme personnelle, un Beretta modèle 92F 9 mm, ainsi qu'un chargeur de rechange.

— À quelle distance sommes-nous ?

Il s'était écoulé deux minutes depuis l'appel de Lambert.

— Nous sommes à trente milles ; je vous lâche à cinq.

— Ça ne laisse pas beaucoup de marge !

Lambert écoutait la conversation.

— C'est là que vous êtes le meilleur, Sam !

— Merci de me remonter le moral.

— On a des vedettes des garde-côtes et un destroyer de

la Navy en route, mais vous arriverez le premier. Deux F-16 décollent d'Homestead ; ils devraient vous survoler quand vous vous poserez sur le pont.

*À condition que je me pose sur le pont !* pensa Fisher. Sauter en parachute sur un navire en plein cœur de la nuit, c'était plutôt hasardeux, et parfaitement mortel si on ratait sa cible !

— Qui est à l'origine de la mission, cette fois ?

— Secret défense. Si vous êtes dans l'incapacité de stopper le bateau, on donnera l'ordre aux F-16 de le couler.

— S'il contient ce qu'on pense...

— On aura une catastrophe écologique sur les bras. Bonne chance.

— C'est trop gentil. Je vous tiens au courant.

— Deux minutes avant largage, annonça le pilote.

*Et ensuite ? Que trouverait-il sur ce bateau ?*